

Les souvenirs d'André Chabloz : le "bon" vieux temps

Objektyp: **Group**

Zeitschrift: **Aînés : mensuel pour une retraite plus heureuse**

Band (Jahr): **6 (1976)**

Heft 7-8

PDF erstellt am: **29.06.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Le « bon » vieux temps

Quand j'évoque mon enfance, mes souvenirs reviennent à ma mémoire avec toujours plus de netteté ; ils perdent ainsi leur poésie, et les gens et les choses d'autrefois m'apparaissent dans une réalité moins charmante, parfois même douloureuse.

Certes la vie était moins trépidante que celle que nous vivons aujourd'hui, donc plus familière, plus cordiale aussi. On se levait tôt, dans la belle saison, car l'herbe se coupe mieux dans la rosée, le travail s'accomplit avec plus de sérénité dans l'air frais du matin ; les amitiés villageoises restent plus vivantes quand on échange quelques plaisanteries avec ceux que l'on croise sur le chemin des champs et des vignes. On prend ainsi le temps de vivre et de regarder vivre ses semblables. Et quand on se voit nombreux à accomplir aux mêmes moments un même travail, on éprouve le sentiment d'appartenir à une communauté vivante et harmonieuse.

Mais ce bonheur n'était qu'une apparence qui trompait mon cœur d'enfant. Il y avait, bien sûr, les « ressats » des foins et des moissons où l'on mangeait le « boutefas » de la dernière boucherie ; on connaissait aussi la gaieté bruyante des vendanges et le bal des effeuilles. Parfois un carrousel dressait alors sa toile sur la place et les chevaux de bois connaissaient une joyeuse affluence. Au tire-pipes, quelques gais lurons gagnaient des fleurs artificielles dont ils ornaient fièrement leur boutonnière. Mais la vie de tous les jours était paisible, animée seulement par les activités agricoles.

Chaque famille paysanne-vigneronne avait un, parfois deux domestiques,

engagés à l'année pour un salaire de 30 à 40 francs par mois et qui logaient dans une petite chambre aménagée au fond de la grange ou de la remise. Quelques-uns ont consacré toute leur existence au même patron, à la même famille à laquelle ils étaient entièrement dévoués. D'autres trouvaient une jeune fille disposée à partager leur sort. Pour être plus indépendants, ils se faisaient alors journaliers et travaillaient, à la demande, chez divers paysans ; leurs femmes, elles aussi, allaient en journées ; mais les mois d'hiver étaient « creux », et ceux qui avaient 3 ou 4 enfants avaient de la peine à nouer les deux bouts.

Pendant la mauvaise saison, des ouvriers agricoles ou artisans allaient de village en village, cherchant de l'embauche ; à la nuit tombante, quand un de ces trimardeurs arrivait, il s'adressait au syndic pour obtenir un « bon » grâce auquel le garde-police lui donnait la « passade », c'est-à-dire un gros morceau de pain, un pot de soupe aux légumes et un abri pour la nuit dans un local situé à côté du hangar de la pompe à incendie. Il y trouvait un lit fait de planches, d'une paillasse, d'un oreiller et de couvertures sous lesquelles il se couchait tout habillé, ôtant seulement ses chaussures. Le matin, il recevait les mêmes nourritures que la veille et reprenait la route, portant en bandoulière, retenu par une ficelle, le sac de serpillière qui contenait ses hardes. Personne ne s'apitoyait sur le sort de ce pauvre diable.

Si les plus jeunes « domestiques de campagne » se montraient travailleurs et sérieux, dans l'espoir d'améliorer un jour leur situation, d'autres plus âgés, restés célibataires, perdaient courage en constatant qu'ils ne seraient jamais en mesure de fonder un foyer ; ils cherchaient parfois dans l'alcool l'illusion d'un bonheur qu'ils ne connaîtraient jamais. Cessant leur travail ils se mettaient à « faire la noce », hantant successivement, pendant quelques jours, la pinte du haut du village et l'auberge communale ; ils y chantaient des bribes de chants d'école dont ils gardaient le souvenir, puis s'endormaient la tête sur leurs deux bras étendus sur la table. Deux ou trois jours plus tard, ils reprenaient leur travail sans rien dire et on les sentait en proie à une détresse profonde. La population du village ne connaissait que l'actualité locale. Tout ce qui présentait un aspect inhabituel suscitait des commentaires.

Et, quand mon oncle qui habitait Genève, vint présenter sa fiancée à ses

parents, elle fut jugée fille légère parce qu'elle avait mis des souliers... blancs. Et l'on murmurait sur son passage : « Ce pauvre Victor ! Elle l'a emboîné ! » Si, par extraordinaire, un citoyen avait dû se rendre à Lausanne ou à Genève, le soir, à son retour, il entraînait à l'auberge et il amusait les clients en imitant les citadines que la mode des robes « entravées » contraignait à marcher à tout petits pas. On riait beaucoup ; pourtant on connaissait bien des maux qu'on supportait en silence. Quand une dent faisait souffrir, on introduisait un clou de girofle dans la carie pour diminuer la douleur. Les hommes, même jeunes, portaient moustaches, mais on rencontrait de charmantes jeunes filles dont le sourire découvrait des dents pourries. Quand on en avait les moyens, on se rendait à Nyon chez un dentiste auquel on demandait d'arracher toutes les dents de la mâchoire supérieure ; après 5 ou 6 semaines on obtenait un dentier. En été, des gamins et des gaminettes allaient pieds nus, même à l'école, par économie, bien sûr, mais aussi pour le plaisir. En cas de maladie grave, on n'appelait le médecin qu'après avoir constaté l'inefficacité des cataplasmes à la farine de lin ou des cures d'huile de ricin. Les garçons avaient les cheveux coupés ras et dans les tignasses des filles se voyaient parfois un ou deux poux auxquels les mères faisaient tous les matins une chasse attentive.

Mais le charme de la campagne pendant la belle saison, c'était la nature ! Une nature toute remplie d'oiseaux qui peuplaient non seulement les buissons et les vergers, mais aussi les avant-toits, les cheminées et les chéneaux des maisons. Aux premières heures du matin, tout le village était une volière, et à entendre ces chants on se sentait devenir plus heureux.

A.C.

Bursins : le hangar de la pompe à incendie.
A droite, l'ancien logement du garde-police.

